

Le Belle Lettere 12  
*Pandore mon amour*



Ernesto Di Mauro

# Pandore mon amour



Asterios Éditeur  
Trieste, 2015

1<sup>re</sup> édition dans la collection Le Belle Lettere, Novembre 2015.

©Ernesto Di Mauro, 2015

©Asterios Abiblio Editore, 2015

poste: asterios.editore@asterios.it

[www.asterios.it](http://www.asterios.it)

Tous droits de mémorisation électronique, de reproduction et d'adaptation totale ou partielle par quelque procédé que ce soit sont réservés.

IMPRIMÉ EN UE

ISBN: 978-88-9313-005-9

## Table

1. Ouverture.  
D'où tout cela nous vient-il ?, 11
2. Le rôle exercé par le travail dans la transition du singe à l'homme, 13  
ACTE PREMIER  
Nous sommes tous Homo, n'est-ce pas ?, 13  
*Culture cumulative*, 14  
ACTE SECOND  
Nous sommes tous Homo, n'est-ce pas?, 17  
*Le feu*, 17  
ACTE TROISIÈME  
Nous sommes tous Homo, n'est-ce pas ?, 22  
*Une réalité qui finalement nous échappe*, 22  
*Vision quantique*, 25  
*L'esprit abstrait*, 26  
*Engels et Darwin*, 28  
*La valeur évolutive du travail*, 31  
*Evolution anatomique*, 35  
*L'os hyoïde*, 36  
*Esthétique du travail*, 37  
*Evolution anatomique de l'esprit*, 38  
*Génétique et migrations*, 43  
*Le débat à la fin de la Comédie : SELF*, 45
3. Qu'est-ce qui nous rend humains, finalement ?, 50  
*Violence*, 51  
*Sarcasme*, 52  
*Communication de la douleur*, 54  
*Curiosité*, 54

	<i>Espoir</i> , 59
	<i>Amour/Passion</i> , 60
	<i>Conscience de la Fin</i> , 64
	<i>Suicide</i> , 65
	<i>Notre naïve cosmogonie</i> , 66
4.	L'esthétique de Chauvet, 69
	<i>Solutions esthétiques nouvelles</i> , 71
	<i>Le Rhinocéros de la Salle de Fond</i> , 72
	<i>Le Rhinocéros de la Salle des Bauges</i> , 75
5.	Les ambigus rapports entre
	métaphysique laïque et science, 77
	<i>Réel, Sur-réel, Science</i> , 77
	<i>Guanches</i> , 78
	<i>La flottante frontière vers l'infiniment grand</i>
	<i>et l'infiniment petit</i> , 80
	<i>La métaphysique de Napoléon</i> , 85
	<i>Surréalisme et Science</i> , 87
	<i>Réalité analogique et pensée digitale</i> , 89
	<i>Les deux parties du Monde</i> , 96
	<i>Extraterrestre, emmène-moi!</i> , 98
	<i>Religion et contes</i> , 100
	<i>Forger des mythes</i> , 102
	<i>Remettre le couvercle à sa place</i> , 106
	<i>Onphalon</i> , 107
	<i>La Grotte</i> , 112
	<i>La grotte des nymphes</i> , 114
	<i>Langage</i> , 116
	<i>André Breton avait donc raison</i> , 120
6.	Une nuit..., 124

## La transgression intellectuelle est ce qui nous rend humains, la racine profonde de la science.

Technologies et science se superposent. Un excès de technologie pourrait nous faire oublier pourquoi on essaye de poursuivre la connaissance. Ce petit essai exprime doutes et certitudes à ce sujet. Une longue pratique de génétique moléculaire m'a rendu claires les difficultés à comprendre la nature intime de la vie ; et, mises à feu dans ce cadre général, les difficultés qu'on a quand on se demande : qu'est-ce qui nous rend vraiment humains ?

Pour esquisser quelques réponses j'ai fait recours à mon intérêt pour la pensée ancienne et à quelques notions de génétique et de physique contemporaine. Le discours s'adresse à Pandore, celle qui en ouvrant son Vase a laissé s'enfuir nos questions. Et à ces chercheurs qui ne se contentent jamais totalement des résultats de leurs manips et de leurs calculs.

## Notes et remerciements

L'auteur est très reconnaissant à Massimo Mascini, l'éditeur de "L'annuario del lavoro" où quelques unes des réflexions sur le travail, quoique éparpillées et de forme différente sont parues pendant les dernières années, et qui en autorise la refonte partielle. Énorme gratitude aussi à l'ami et collègue André Sentenac pour m'avoir ouvert le monde secret de Chauvet.

Un hommage respectueux au prof. Enrico Flores pour avoir publié en 1978 *Latinità arcaica e produzione linguistica* (Liguori Editore, Naples). Cet ensemble de neuf essais courts et techniques éclaire la pensée plus que n'importe quel traité de sémiologie.



# 1. Ouverture

## D’où tout cela nous vient-il ?

Un jour Pandore ouvrit le Vase. Dès ce moment on a dû commencer à travailler, on s’est retrouvés artistes et scientifiques. Dès ce moment on est devenus *humains*. Mais qui, pourquoi, quand, comment, où ? D’abord il vaut mieux se rendre compte que, à partir du moment où Pandore a ouvert son Vase jusqu’à maintenant, on n’est pas allé très loin.

À première vue, la physique contemporaine ressemble à un chausse-pied qui essaie d’enfiler des processus physiques dans des systèmes métaphysiques qui ont perdu tout sens de responsabilité. À savoir : qui ne respectent plus la définition des phénomènes en forme de lois qu’on puisse contredire. Forçons-nous à ne pas entrer tout de suite dans un débat pro-ou-contre-Poppérien. On ne peut quand même qu’admirer et rester confondus devant les grands systèmes abstraits du type “*A theory of Everything*” ou “*The Strings theory*”, en réfléchissant que nous sommes aujourd’hui dépourvus d’une Méthode Absolue. Les deux systèmes qui nous expliquent apparemment la réalité: (i) le système euclidien-laplacien-tangible et (ii) le système quantique qui pourtant fournit des explications fondamentales et qui est élégamment parfaitement établi du point de vue mathématique. Ces deux systèmes sont en irréconciliable

contradiction, au moins pour le moment. D'ailleurs, les esprits les plus ouverts ont sans problèmes pris des positions partisanses (“*Dieu ne joue pas aux dés*” de Einstein ou “*When I hear about Schrödinger’s cat, I reach for my gun*” de Steven Hawking) ou contradictoires (Roger Penrose’s “*Maybe quantum theory is not after all the only solution*”). Il est rassurant de penser, avec Omar Khayyâm:

*De toutes les sciences mon âme fut-elle couverte  
Très peu d’énigme ne m’a pas été assez ouverte  
Soixante-douze années j’ai pensé nuit et jour  
Je trouve que la moindre des choses n’est encore découverte* (Quatrain #93).

Nous faisons de notre mieux mais il faudrait bien se rendre compte que nous sommes devant l’Inconnu, et sans Méthode. N’était-il pas Quintilien qui, avec une jolie veine de nostalgie, disait : “*Heureuse l’humanité qui ne connaissait pas encore toutes les frontières du monde et qu’il y avait encore des routes à découvrir ?*”

Le problème alors chavire et devient : qu’est-ce qu’il y a dans notre tête qui nous fait formuler ces questions et nous fait inventer des façons (le mot “*Méthode*” est devenu ambigu, depuis Descartes) pour ne pas nous poser, exactement comme le fit Pandore, la question la plus importante : “*... et où tout cela va-t-il nous amener ?*”. Pandore, figure aimable, figure aimée.

C’est ici qu’on ne peut pas s’empêcher de se poser les autres questions de fond : *qu’est-ce qui nous rend humains? D’où tout cela nous vient-il?*

## 2. Le rôle exercé par le travail dans la transition du singe à l'homme

Nous ne venons pas tous de relire récemment l'article de Friedrich Engels "*Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme*". Écrit en 1876, cet essai suggère que, en travaillant avec leurs mains et interagissant entre elles, l'intelligence des singes a évolué et ils ont, enfin, développé le langage. Engels a élaboré ces idées après avoir lu les oeuvres de Darwin.

N'importe qui aujourd'hui parlant du travail et des changements de son organisation devrait être conscient d'avoir eu de grands précurseurs. Il est alors peut-être intéressant de mettre mieux en lumière quelques faits du passé et du futur, en considérant que l'histoire du travail de l'homme est une comédie en trois Actes.

### ACTE PREMIER

Nous sommes tous *Homo*, n'est-ce pas?

Les traces de l'origine de l'homme sont cachées dans l'obscurité des cavernes où il cherchait son abri, ou ensevelies dans

le désert rocheux de Olduvai, ou bien elles sont perdues à tout jamais. À partir de ces traces, de ces fragments d'os ou de ces pierres ébréchées, on peut beaucoup reconstruire.

### *Culture cumulative*

La séquence de l'ADN est l'information génétique de tout organisme vivant. Chacun a la sienne, chacun l'a reçue de ses parents et la transmet à ses descendants, chaîne ininterrompue et infiniment ramifiée dès l'origine de la vie. À chaque passage se produit, pendant le copiage de ce texte sacré, quelque petite variation. Ce mécanisme crée variabilité (nous sommes tous semblables, mais pas identiques), assure adaptabilité (l'environnement change et nous devons changer avec lui pour rester en équilibre sur la corde de la vie), permet le remuage continu des caractères (et évite ou réduit au minimum possible maladies génétiques, déformations, rigidités adaptatives).

La séquence de l'ADN humain est un texte composé de plus que 4 milliards de lettres qui se combinent pour former un fil très long, pelotonné de façon rigoureusement topologiquement ordonnée dans chacune de nos cellules.

La technologie de séquençage de l'ADN, la lecture de sa séquence, a atteint des niveaux de précision exquise. Il suffit, pour connaître toute la génétique d'un de nos ancêtres, que quelque minime fragment d'os qui lui appartienne se soit conservé non corrompu ou que quelque lambeau de sa peau se soit préservé momifié, protégé et caché dans une anfractuosité aride.

La génétique et l'anthropologie de nos ancêtres commencent

à s'éclaircir. D'abord, nous étions peu nombreux. Il y a 1.2 million d'années la population de *Homo* était de quelque 20.000 individus, éparpillés sur un territoire très vaste. Dans ces conditions l'autocroisement génétique, l'inbreeding, était un problème énorme et entraînait un coût très haut.

L'échange génétique ne pouvait avoir lieu qu'à l'intérieur de petits groupes ou avec d'autres populations voisines, elles aussi bien peu nombreuses. Les os de nos ancêtres montrent un spectre ample de déformations, plusieurs devenues très rares chez nos contemporains. De cela dérive la naissance de maints tabous et, paraît-il, une forte adaptabilité sexuelle.

L'ADN d'un certain nombre d'individus *Néandertal* a été séquencé et avec quelque surprise (mais pas trop peut-être) on s'est aperçu qu'ils ont laissé des traces consistantes dans notre ADN de *Homo sapiens sapiens* européens. L'ADN a été séquencé aussi d'individus *Denisovans*, un type humain éteint depuis des dizaines de milliers d'années, qui vécut en Asie centrale sans laisser maints témoignages physiques, et de celui-ci aussi on a trouvé des traces dans nos chromosomes. [Les Tibétains sont bien à leur aise à 4.000 mètres de hauteur et même plus en haut, le reste de l'humanité y étouffe. On vient d'isoler d'un bout d'os Denisovan vieux de 35.000 ans un gène qui a permis à nos ancêtres de coloniser les montagnes et qui, unique aujourd'hui chez les Tibétains, survit dans leurs génomes]. Le fruit de l'amour est la survie, comme savaient déjà les bactéries il y a presque 4 milliards d'années. 4 milliards d'années la vie sur Terre et 4 milliards de nucléotides dans mon génome. L'attraction sexuelle et l'adaptabilité sont la clé du succès (génétique).

Ce qui nous intéresse le plus ici est l'aspect culturel. Un *Neandertal* amoureux d'une *sapiens sapiens*, un *Homo heidelbergensis* épris d'une *Denisovane* ne transmettaient pas seulement ADN et caractères génétiques. Ce qu'ils échangeaient était surtout de la culture.

Les populations plus larges évoluent et gardent plus de connaissances, trouvent la façon d'améliorer leurs technologies. Cette culture "cumulative" est-elle un trait unique aux humains ? De toute façon cela demande, pour émerger et rester, et surtout pour devenir efficace, des populations relativement larges. Dans les petits groupes, la connaissance se perd facilement. Cela explique comment des habilités spécifiques (le travail de l'os, par exemple) paraissent et disparaissent plusieurs fois dans l'histoire de l'humanité.

La clé de nos origines est dans le développement de la complexité, dans l'échange génétique et culturel, dans sa capacité de garder la mémoire de ces échanges, dans l'accumulation de culture. Jusqu'au développement de l'esprit abstrait, distillé tout doucement de la matière brute du travail quotidien nécessaire à la pure survivance.

En résumé : notre esprit, capable de développer la socialité et tout à fait en mesure d'entrer en contact avec les esprits de ses semblables, est en condition d'accumuler des connaissances et de les mettre en commun.

## ACTE SECOND

### Nous sommes tous *Homo*, n'est-ce pas ?

Et ainsi, pour des dizaines de milliers d'années, *Homo* est changé doucement, petit à petit, en travaillant, en modelant ses os à travers le travail et en transmettant à ses descendants, inscrits dans son ADN, les changements acquis; en vivant de cueillette et de chasse, en développant la culture et en raffinant, comme nous le raconte Engels, ses rapports sociaux, et en faisant évoluer son langage; en se déplaçant vers des territoires toujours plus lointains de son Afrique d'origine, en arrivant jusqu'en Norvège, Patagonie, Tasmanie. Jusqu'à ce que... Jusqu'à ce que quelque chose de nouveau arrive.

#### *Le feu*

Les façons de percevoir le Prométhée qui est en nous sont nombreuses, et très différentes entre elles. La façon la moins quotidiennement empirique, la moins officinale, nous demande de nous approcher d'un des mythes plus profonds, jailli de la pensée de l'homme qui réfléchit sur soi-même. Le mythe qui nous explique comment nous sommes arrivés à être ce que nous sommes. Ce chemin ne peut partir que de la formalisation de la figure de Prométhée de la *Théogonie*. En 52 vers Hésiode (*Théogonie*, 565-616) raconte l'histoire simple du fils de l'océanine Nymphé Clymène et du Géant Japet, et frère d'Atlas, qui vole le feu de Zeus, en suscite la colère et est condamné à un supplice qui n'a pas de fin. Le mythe est là pour nous rappeler que le sacrifice initial est ce à quoi nous devons notre li-

berté existentielle, pour nous indiquer la frontière au-delà de laquelle la liberté devient arbitre et se transforme en arrogance.

Une deuxième plus gracieuse partie de l'histoire raconte que Prométhée "Celui-qui-réfléchit rapidement", fils d'une déesse et donc dieu lui aussi, avait un frère : Épiméthée "Celui-qui-réfléchit en retard". Épiméthée avait participé aux entreprises libertaires de Prométhée, avait été lui aussi châtié, mais avait été bientôt libéré par Héraclès.

Zeus pensa qu'avoir puni Prométhée pour le vol du feu divin n'était pas suffisant et qu'il fallait punir les hommes aussi. Il commanda alors à Héphaïstos de créer une fille très belle à laquelle les dieux offrirent grâce et toutes sortes de vertus: Pandore "Tous-les-dons". À Pandore les dieux et les Quatre Vents infusèrent l'esprit vital et toutes les déesses de l'Olympe se mirent en compétition pour la combler de dons. Pour compléter l'ouvrage, Hermès donna à Pandore ruse et curiosité, puis elle fut menée à Épiméthée, qui s'en éprit et lui confia le Vase éponyme. Le reste de l'histoire est connu. Les Maux s'enfuirent et seul dans le Vase reste l'Espoir. Il est intéressant de se rappeler quelles étaient les peines échappées sous les mains de Pandore : Vieillesse, Fatigue, Maladie, Vice, et Passion. Une fois levé le couvercle, vite elles s'envolèrent en groupe et attaquèrent les mortels. Mais l'Espoir fallacieux les trompa par ses mensonges en les rassurant, les consolant, leur permettant d'affronter sur terre leur vie terrestre.

Le charme du mythe de Prométhée consiste en l'exemple de la généreuse liberté existentielle et du stoïcisme en affrontant ses conséquences. S'y ajoute la liste détaillée d'inventions et



techniques apprises d'Athéna et transmises aux hommes (architecture, médecine, art de travailler les métaux et encore beaucoup d'autres très utiles. En un mot: travail créatif). Soulignons la valeur absolue de la connaissance et de sa diffusion. Prométhée ne fit pas don aux hommes de seules techniques (*Je leur ai aussi apporté le feu ... C'est par lui qu'ils apprendront des arts nombreux*) (Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 267, ff), mais de la conscience même de la connaissance, et de la volonté/nécessité de la manifester.

Prométhée incarne soit la conscience soit la générosité de sa transmission, et le prix que la générosité entraîne. De ceci il est lucidement conscient, et orgueilleusement il en revendique le droit. Prométhée fait don aux hommes des signes des lettres (475, 476), leur enseigne à composer des séquences, à en transmettre la mémoire. Prométhée crée culture *cumulative*, là où il avait eu place, jusqu'à ce moment, seulement pour croyances religieuses et pour culture métaphysique.

Dans la version eschyléenne, le mythe se résout en catharse tragique. Un terrible cataclysme fait s'effondrer dans un abîme Prométhée et les Océanides qui s'étaient serrées autour de lui. [*Voici que la terre s'ébranle, non plus en paroles, mais en réalité. Le rauque fracas du tonnerre mugit. Les spirales flamboyent. Les tourbillons roulent la poussière* (1125-1128)]. C'est la descente aux enfers. C'est là que probablement Albert Camus l'imagine. *Prométhée aux Enfers* est un court essai plein d'amour pour l'homme que Camus a publié en 1946. L'amertume (*dans cette Europe, humide et noire...*) est accompagnée, comme toujours en lui, du soleil de la Méditerranée et de l'espoir. C'est comme si la terrible guerre qui vient de

finir (... *l'hiver du monde...*) eusse été l'ouverture du Vase de Pandore, et que finalement l'espoir de vivre revienne. Aux voix initiales des deux personnages de la tragédie eschyléenne, Force et Violence, se superpose ici celle d'un Prométhée différent, plus mûr, plus conscient.

Le Prométhée de Camus (... *lui, ce héros qui aima assez les hommes pour leur donner en même temps le feu et la Liberté, les Techniques et les Arts*) est le héros d'un temps heureux où la technologie et l'art étaient une seule chose. Il est superflu de rappeler avec nostalgie que les vrais philosophes, les premiers à se poser des questions poétiquement logiques, le faisaient en interrogeant la nature et en regardant le ciel, en un temps où le peintre qui signait une amphore était l'auteur soit de la peinture soit du vase lui-même, et il était plus fier de la forme atteinte que de son ornement.

Il est superflu de rappeler que la vraie racine de la science est la même que celle de l'art, que cette racine est la recherche. Cette racine est en même temps feu et liberté. En un mot : travail. En offrant une solution au douloureux pessimisme d'un Titan condamné pour toujours, Camus en fait sienne la générosité et, en parlant de l'homme : *il est possible de leur offrir en même temps les chances du bonheur et celles de la beauté*. Les derniers mots de l'essai sont : ... *Et réconciliera encore le cœur douloureux des hommes et le printemps du monde*.

Le Prométhée d'Eschyle et celui de Camus se ressemblent beaucoup, la pensée grecque et notre pensée suivent le même parcours de liberté ontologique. Un parcours que les ombres qui poursuivent la présence de dieux créateurs et d'hommes leurs exécuteurs arrivent de temps en temps à suspendre et à

ritualiser entre tiaras de toutes les couleurs. Sans cependant arriver à l'interrompre.

À mi-route entre le Prométhée d'Eschyle et celui de Camus est le Prométhée latin de Lucien de Samosate. Dans le dialogue avec Hermès et Héphaïstos, qui sont physiquement en train d'exécuter la condamnation ordonnée par Zeus en l'enchaînant au sommet du Caucase, Prométhée se défend en revendiquant non pas son désintéressement ou la générosité de la transmission de la conscience et de la foi dans l'homme ; il se justifie en affirmant le rôle de service de son "*talent plastique dans la fabrication de l'homme*" (comme s'il avait fait les hommes tout comme on fabrique des vases) ; et le fait que les dieux n'ont souffert de rien à cause de l'apparition des hommes à la vie ; que, au contraire, ils en ont eu avantage (... *la terre, jadis aride et sans beauté ... On voit partout des temples consacrés à Jupiter, à Apollon, et à toi, Mercure, mais à Prométhée pas un*). Les hommes qui ont reçu le don de Prométhée font que la terre ne soit plus inculte et informe, tout en modelant le monde à leur ressemblance.

Le Prométhée latin revendique un talent, un rôle pratique et de service, une action simple et maïeutique vis-à-vis de l'homme, une capacité naturelle de seconder le changement. Aucune rupture ou blasphème ou révolution, seulement travail et progrès. À l'époque romaine il était désormais clair que monde magique/religieux et monde scientifique/philosophique et productif avaient cessé d'être compatibles, que leur opposition aurait été profonde et longue tout un Moyen Âge.

En résumé : notre esprit, capable de facticité créative, est capable de contrôler, s'il le veut, le monde qui l'entoure. Et tout

cela, Pandore, c'est grâce aux maux qui ont volé hors de ton Vase, et d'Espoir, qui y est resté caché dedans.

### ACTE TROISIÈME

Nous sommes tous *Homo*, n'est-ce pas?

Et entre tant de certitudes globalisées, qu'est-ce qui attend finalement *Homo*, devenu espèce adulte et mûre, source du feu prométhéique de la connaissance, d'un esprit capable d'abstraction et ayant par son travail modelé le monde à la ressemblance de son ADN ? Est-ce qu'il y a quelque chose d'universel, d'absolu et, en même temps, d'humain qu'on puisse considérer comme vraiment acquis?

#### *Une réalité qui finalement nous échappe*

La relativité n'est pas l'espace-temps développé par Hermann Minkowski au début du 20ème siècle et employé par Albert Einstein dans sa théorie générale de la relativité. Même si cela est devenu un des concepts les plus puissants de la physique, personne ne sait vraiment ce que sont cet espace-temps et cette relativité.

La relativité n'est pas l'espace-temps, la relativité c'est nous. L'espace-temps, qu'il soit l'entité parfaitement homogène distordue par la masse des étoiles, planètes et galaxies produisant la gravité, qu'il soit ce que les signaux provenant d'objets célestes sans nombre sont en train (et finalement il nous semble être devenus capables de les comprendre) de nous suggérer ;

cet espace-temps sait très bien ce qu'il est. Le point incertain, c'est nous. Le Principe d'Indétermination est surtout valide pour ce qui se passe dans notre cerveau.

Le nœud central de la relativité est notre position dans l'espace-temps. Amédée Modigliani a vécu profondément malheureux ses années parisiennes et il semblait, au moment de sa mort, ne pas avoir laissé de traces. Chaïm Soutine, que pourtant Modigliani avait sauvé du désespoir et du néant en le présentant au collectionneur Jonas Netter, dit de lui, quelques années après sa mort : *“Modigliani qui ? Ne me parlez pas de lui, cet Italien toujours ivre qui a risqué de me faire devenir alcoolisé”*.

Amédée Modigliani poursuivait l'ineffable. Exactement l'“ineffable” dans sa vraie signification d'indicible, d'inexprimable, de Sublime. Modigliani essayait, et il le disait chaque fois qu'il le pouvait, de retrouver dans les visages et les corps qu'il peignait ce souffle tout à fait sublime atteint dans les visages de la peinture siennoise et romaine de la fin du XVème siècle. Il suffit de mettre côte à côte les visages des femmes de Modigliani et ceux des anges d'Antonazzo Romano (et il est improbable que Modigliani ait connu les fresques d'Antonazzo dans les églises romaines) pour s'en rendre compte. Au-delà de l'espace et du temps, épigénétiquement, la même recherche, les mêmes visages, le même incarnat, le même souffle, la même universalité gagnée. Et ce ne sont certainement pas les corps tordus et les couleurs violentes de Chaïm Soutine qui pourraient nous rapprocher de cet universel hors du temps caché dans notre esprit.

Dans la théorie quantique, rien n'est statique ni certain. Par-

ticules et énergie peuvent flotter et entrer ou sortir de l'existence, dans les plus courts temps possibles. Les théories sur la gravité quantique supposent quelque chose de pareil pour l'espace-temps. Au lieu d'être un continuum lisse et homogène, l'espace-temps est une écume turbulente sans surfaces définies. À travers cette écume, les particules à énergies différentes provenant jusqu'à nous de sources lointaines doivent faire leur place. L'observation, faite le 30 Juin 2013, de l'explosion de radiations gamma provenant d'un trou noir géant au cœur de la galaxie Markarian 501, à 500 millions d'années-lumière de distance, nous dit exactement cela. L'observation a établi que la radiation à ondes plus courtes arrivait jusqu'à nous sur la Terre, jusqu'à l'Observateur, quatre minutes avant le rayonnement à ondes plus longues. Einstein avait prédit le contraire. Dans l'espace-temps d'Einstein, unique et homogène tissu dans lequel la relativité nous tient plongés (mais est-il vraiment ainsi ?), les rayons différents seraient arrivés en même temps. Dans l'écume quantique ils arriveraient, au contraire, comme on l'a observé expérimentalement. La conclusion est que tout est beaucoup plus relatif que ce qu'il paraît, que Einstein a cherché en vain à nous rassurer, et que personne ne sait vraiment comment sont les choses.

Contentons-nous de la petite joie relative et locale que nous donne l'incarnat des anges du XVème siècle même si c'est par les yeux inquiets et vides d'une jeune fille de Modigliani. La culture est ce que l'on garde quand on a oublié tout le reste. Essayons de ne pas nous poser trop de problèmes, et de chercher en nous-mêmes l'universel et absolu.

Cette quête, Pandore, est très humaine et elle commence à

nous donner des traces. Qu'est-ce qui reste au fond de ton Vase, à côté de l'Espoir, sinon cette recherche de l'ineffable, où science et esthétique ne se sont pas encore éloignées ?

## *Vision quantique*

Qui sait pourquoi les perspectives architectoniques à l'intérieur des tombes étrusques de Cerveteri sont exactement les mêmes que les architectures Maya? Voilà, est-il mieux de marcher le long d'une plage ou s'endormir au soleil en pensant à ce problème fondamental, plutôt qu'à la différence de quatre minutes sur 500 millions d'années-lumière qui vient d'être mesurée dans le ciel, pour indiquer à notre esprit abstrait combien tout est relatif ?

La vision quantique de la réalité se base sur la contemporanéité d'existence et non-existence et sur l'*entanglement*, capacité d'être en des lieux différents en même temps, en fonction d'ondes. Cela n'est pas du tout une vision moderne : Parménide et Hicéas nous ont déjà appris beaucoup là dessus :

*Parménide : ... ils dirent que rien en l'être ni naît ni meurt, parce qu'ils croyaient nécessaire que ce qui naît doit naître ou de l'être ou du non-être, tandis qu'il n'est pas possible ni l'un ni l'autre cas. En effet ce n'est pas l'être qui naît (parce qu'il existe déjà) et du non-être rien ne peut naître: parce qu'il est nécessaire qu'un sujet existe auparavant.<sup>1</sup>*

---

1. de Aristot. *Phys.* A8. 191 a 24.

Et Hicéas : *Thalès et ceux qui le suivirent disaient qu'une seule terre existe. Hicéas pythagorique disait qu'il y en a deux, celle-ci et l'antiterre.*<sup>2</sup>

Concluant de la façon la plus ontologique et quantiste possible : de Alcéméon : *pour cela les hommes meurent, car ils ne peuvent unir le début avec la fin.* Nous devons mourir parce que nous ne sommes pas des électrons, parce que notre complexité se joue à d'autres niveaux. C'est là que la métempsychose (ou mieux, la métrasomatose) arrive à avoir un sens : *Jadis je fus déjà jeune garçon et jeune fille, / arbrisseau, oiseau et muet poisson qui saute hors de la mer.*<sup>3</sup>

En ne forçant pas du tout ces textes anciens, et n'essayant pas de tirer trop d'eau à notre moulin moderne, il paraît évident que la pensée quantique jaillit d'une source ancienne. L'eau de cette source est pure, existentielle, très géométrique, respire esthétique et poésie. Et elle donne, en contre-lumière, la base à la physique nouvelle.

Gardons quelques gouttes de cette eau au fond de ton Vase, Pandore.

## *L'esprit abstrait*

Nous avons donc abandonné à la moitié du travail notre ancêtre *Néandertal* en train de développer, à la fin de l'Acte premier, son esprit abstrait pour conquérir le monde. Le feu, métaphore de toutes les technologies reliées entre elles, il l'a

---

2. de Aët. III 9, 1-2 *Dox.* 376.

3. Empédocle, fr. 117 de Diog. Laert. VIII 77[A1].



conquis tout seul, sans attendre que quelque dieu bienveillant lui en fasse don.

Acte deuxième: Prométhée, c'est nous tous. Les dérives épiméthéennes et les concessions à la faiblesse de Pandore nous rendent conscients et faibles complices, nous permettent de ne pas trop nous enorgueillir. Mais où nous a conduit le développement de l'esprit abstrait dérivé du travail primigène de nos simiesques ancêtres? Et en valait-il la peine? Probablement oui. Nous soulever au-dessus du réel nous permet de mieux contempler notre esprit, de regarder derrière le miroir, d'élargir la signification de notre horizon.

La perspective qui s'ouvre est le sur-réalisme, qui est probablement une des racines les plus profondes de la science. Les personnes les plus inattendues ont des comportements sur-réels. André Breton, par exemple, nous confie que: "*Victor Hugo est surréaliste quand il n'est pas bête*". Victor Hugo était effectivement un pré-surréaliste, quoiqu'il soit normalement considéré comme interprète de la logique pure qui s'exprime par la littérature du réalisme, logique héritière de l'Âge des Lumières.

Une autre perspective est son opposé, personnifiée par André LeNôtre, jardinier du Roi de France. En réalité, LeNôtre était beaucoup plus qu'un dessinateur de jardins. Lucide et visionnaire architecte, il n'a pas seulement donné forme à une bonne partie des images du monde qui nous accompagnent aujourd'hui ; il a aussi donné forme à une *façon* de comprendre le monde. Son esprit géométrique continue à vivre encore dans l'œuvre des jardiniers de Versailles qui continuent à tailler, arroser, planter, comme les jardiniers japonais continuent

chaque matin à peigner les jardins zen de pierre. Comment faire survivre notre propre pensée géométrique ? En l'incarnant dans la nature. Ce que certains d'entre nous, comme LeNôtre, arrivent à faire dans le vivant.

En botaniste, LeNôtre savait comment réduire à des formes géométriques toutes les plantes ; en même temps il personnifie l'expression pure de notre désir de contrôler de façon intellectuelle ("artistique" pure) la nature en lui donnant la forme de notre esprit. C'est le concept de "Point-ligne-surface" de Kandinskij transféré dans la réalité quadridimensionnelle, projeté non sur un tableau, mais dans la vie. Désir et contrôle, qualités humaines.

En résumé : notre esprit, capable d'abstraction et de géométrie, dérive directe du travail, est finalement en mesure de percevoir et d'explorer au-delà de la réalité apparente en arrivant, parfois, à la contrôler.

## *Engels et Darwin*

Revenons à l'essai de Friedrich Engels sur le rôle joué par le travail dans le processus d'humanisation du singe. La lecture de ce texte dans son ensemble est très intéressante. Il faut noter que, souvent absent dans les collections de ses écrits, ce texte n'a pas été longtemps facilement accessible. Heureusement, on peut le trouver dans le site:

<https://www.marxists.org/francais/marx/76-rotra.htm>

Les raisons sont probablement au nombre de deux : en premier lieu, l'essai est incomplet. En lisant ses dernières lignes: *on s'étonne encore [...] que la propriété privée reposant sur*

*le travail personnel évolue nécessairement vers l'absence de propriété des travailleurs, tandis que toute possession se concentre de plus en plus entre les mains des non travailleurs ; que...* [Le manuscrit s'interrompt ici]. Pourquoi ? On peut le deviner facilement. L'essai a été conçu comme partie d'une plus large étude sur *Die drei Grundformen der Knechtschaft*, les trois formes fondamentales de l'esclavage, programmé pour le journal *Volkstaat*, sur demande de W. Liebknecht. Le projet fait partie d'un des nombreux ouvrages inachevés, comme tant de projets de beaucoup d'entre nous. Dans ce cas-ci, le plan ambitieux était de le faire devenir une partie d'une monumentale *Dialectique de la nature*.

De toute façon, le texte de l'essai spécifique dont on parle fut publié, même interrompu, pour la première fois en 1896 dans la revue *Die Neue Zeit*. Engels reparcourut les étapes de l'évolution humaine, comme Darwin, avec un style clair et accessible. Parfois même trop. En lisant: *Darwin nous a donné une description approximative de ces singes qui seraient nos ancêtres. Ils étaient entièrement velus, avaient de la barbe et les oreilles pointues et vivaient en bandes sur les arbres.* La valeur évolutive et sociale du travail est décrite dans le langage marxiste qu'on connaît, avec grande lucidité et heureuse intuition.

En deuxième lieu, cet essai est une partie d'un discours intellectuel et politique avorté. Marx et Engels avaient immédiatement compris la grande portée existentielle du discours de Darwin, et ils étaient bien conscients de son importance pour leur cadre philosophique. Mais la réponse de Darwin à leurs approches avait été tiède et peu engageante. Darwin était très académique, très attentif aux aspects publics, aux critiques de la

société dont il faisait intimement partie ; il était, oui, le fruit direct du siècle des Lumières anglaises (de ces “Lunatiques” dont son père et son grand-père avaient été des représentants très actifs), mais il était aussi très sensible aux attitudes religieuses et conservatrices de sa riche épouse, Emma Wedgwood. Bref, Darwin n’avait aucune envie de passer pour communiste révolutionnaire. Et cela refroidit sans doute l’intérêt et l’enthousiasme d’Engels, faisant tomber la plume de sa main.

Domage, parce que la valeur évolutive du travail (quoi que ce soit ce qui se passe, Pandore, hors de ton Vase) est indubitable et reste encore un sujet peu étudié et, surtout, peu apprécié.

S’ils étaient présentés en Comédie, les Actes devraient suivre un ordre chronologique. À bien voir leur contenu, ces trois Actes ne le font pas.

Il est difficile à ce point de résister à la tentation de citer une phrase de Lénine rendue fameuse par André Breton : “*La chronologie est-elle obligatoire ? No !*”<sup>4</sup> Reprenons notre discours :

---

4. Les citations qu’on trouve chez André Breton sont souvent un peu, comment le dire ?, surréelles. En cherchant dans le web l’endroit précis de cette phrase dans l’œuvre de Lénine, qui est pourtant disponible de façon assez complète, je ne l’ai pas trouvé. En parlant de surréalisme et des références cités par André Breton, je me sens conforté par le fait que aussi en cherchant l’endroit de cette très intéressante phrase de Breton référée à Engels qui sera examinée au Chapitre 5, je constate qu’Engels ne l’a jamais écrite. Un peu comme Luis Borges, qui fait un usage suggestif et créateur des phrases et des auteurs (qui souvent n’ont jamais existé), Breton mélange souvent réalité, possibilité et probabilité. Breton, lui en avait bien le droit. Nous, beaucoup moins : nos citations sont bien soignées.